

toutes les frivolités de la mode : étoffes à trois couleurs, broderies d'or et d'argent, paillons et paillettes, perruques à queues et à frimas ; enfin, comme il le disait lui-même, « on avait trouvé alors le secret important de mettre sur le dos d'un homme une palette garnie de toutes les teintes et de toutes les nuances ». « Ces habits, disait Grimm, donnent à nos jeunes gens de la cour un avantage décidé sur les plus belles poupées de Nuremberg. »

En 1788, un peu fatigué du bruit, de la toilette, des fêtes et des femmes, Boufflers, prenant enfin son parti sur l'âge, se décida à avoir cinquante ans : il fit ses visites pour l'Académie. Déjà il était des académies de Nancy et de Lyon. L'Académie française l'accueillit en vieil enfant gâté. Son discours fut péniblement grave : il remonta au déluge, à la création du monde, au chaos ; c'était faire bien du chemin pour ne pas arriver. Ici finit Boufflers, le vrai Boufflers, dont l'histoire gardera un souvenir riant. L'Académie fut le tombeau de cet esprit, qui pouvait lutter par la grâce avec Hamilton, par le trait avec Voltaire. Donc, *ci-git le chevalier de Boufflers* : l'Académie en a tué plus d'un.

III

Il y a bien encore un autre Boufflers, connu sous le nom de marquis de Boufflers, qui se maria, qui fut député de Nancy aux États généraux, qui fonda un club avec Malouet et La Rochefoucauld, qui fit un traité du *Libre Arbitre*, qui devint agriculteur, qui mourut gravement en 1815¹ ; mais celui-là n'a rien de commun avec le nôtre. C'est le même, dites-vous ; c'est toujours le Boufflers qui aima si poétiquement la belle Aline dans la vallée au pot au lait. Vous avez raison : vous me rappelez un dernier trait que je vais vous raconter ; mais, avant tout, un mot en passant pour juger l'œuvre et le poète.

Boufflers a été l'âme enjouée de ce beau monde perdu que 1790 a dispersé à jamais, ce beau monde qui vivait de joies et de fêtes sans souci de la mort. Il a effleuré dans ses courses vagabondes le règne doré de madame de Pompadour, le gouvernail pourpré de madame du Barry, la grâce adorable de Marie-Antoinette ; il a été l'esprit le plus recherché de la cour du roi de Prusse et du roi de Pologne. Il était par-

1. Il mourut à Paris, et fut enterré au Père-Lachaise, où l'on reconnaît sa tombe à cette épitaphe digne d'un sage de la Grèce : *Mes amis, croyez que je dors.*

tout dans la même saison, sur tous les chemins ; il a été le plus intrépide voyageur en terre ferme de son temps. On disait de lui : « C'est le plus errant des chevaliers ; » et tout le monde sait le mot charmant d'un autre esprit moins français. M. de Tressan le rencontre sur une grand'route : « Chevalier, je suis ravi de vous trouver chez vous. »

En feuilletant au hasard le léger recueil de Boufflers, de Voisenon le grand, comme disait Saint-Lambert, nous allons retrouver l'écho déjà vieilli de son temps, les roses sans parfum dont il ornait le corsage de ses nobles maîtresses.

Mais faut-il aller plus loin dans son œuvre ? Sa seule fantaisie digne d'un poète, c'est la pièce intitulée *le Cœur*, où l'esprit fait presque pardonner à la licence. Chamfort appelait tout cela des merinques. Tout cela peut passer, quand c'est le poète lui-même qui le dit à une duchesse oisive ; mais ces gais gazouillements ne peuvent se faire bien écouter sans la mise en scène. C'était là le charme de cet improvisateur, ayant toujours un peu de rime et un peu d'esprit à son service, tour à tour pour la princesse de Ligne, pour madame de Luxembourg, pour la chatte de madame***, pour l'Arcadie de la princesse Radziwill, pour tout ce qui le charmait au passage.

Après avoir côtoyé la poésie légère, il s'est avisé de traduire les odes d'Horace, des pensées de Sénè-

que, quelques vers du *Paradis* de Dante, quelques stances de l'Arioste : que ces poètes lui pardonnent ! il a traduit les idées, il n'a pu reproduire la couleur, qui est la vie, l'éclat et le parfum de toute poésie.

Après les vers vient la prose, qui n'est pas de la plus mauvaise : rappelez-vous les lettres, rappelez-vous *Aline*. Il y a d'autres lettres et d'autres contes ; on peut trouver encore du charme à relire le *Derviche*, *Ah! si...*, quelques pages de philosophie arrachées à l'*Encyclopédie* et à son livre du *Libre Arbitre*. Ce livre, tel qu'il est, mérite une mention. Plus jeune, Boufflers eût fait sur ce sujet un livre charmant à la façon de Sterne. Il déclare en commençant qu'il marche dans des régions inconnues, vers un but invisible ; dès le premier pas, il s'égaré dans les mille sentiers perdus de la métaphysique : il lui eût fallu toute sa jeunesse pour fleurir ces chemins-là et nous y entraîner ; cependant il a conservé çà et là le tour ingénieux, la grâce délicate, la raison égayée de son meilleur temps. Il n'illumine guère la question, mais enfin il y pénètre quelquefois avec bonheur ; il jette au hasard, j'imagine, des idées qui sont des images, des raisonnements qui sont des tableaux. L'esprit humain ne s'élèvera jamais à ces hauteurs inabordables.

On pourrait recueillir les pensées que Boufflers a semées sur les grands chemins.

*. Il en est des trésors de la pensée comme des

autres : on devient plus avide à mesure qu'on est plus riche.

** Le philosophe privé de ses biens ressemble à l'athlète dépouillé pour le combat.

* En fait d'esprit, personne ne sait son compte.
** Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les plus pauvres sont les plus contents.

** Seul entre tous, l'homme de lettres peut, suivant la belle expression d'un ancien, vivre à vœu découvert.

* L'habitude est une seconde nature ; il y en a peut-être une troisième, qui s'appelle l'imitation.

** La renommée aime qu'on lui fasse des avances ; il y a tels personnages dont elle ne saurait que dire, si eux-mêmes ne prenaient la peine de lui faire son thème.

* L'espérance est un acompte sur tous les biens.

** Les rois aiment mieux être divertis qu'adorés.
Il n'y a que Dieu qui ait un assez grand fonds de gaieté pour ne pas s'ennuyer de tous les hommages qu'on lui rend.

Parmi les divers portraits écrits sur Boufflers, je détache ces quelques traits dus au prince de Ligne, qui savait à fond le cœur et l'esprit de tout le monde.

« M. de Boufflers a beaucoup pensé ; mais, par malheur, c'était toujours en courant. On voudrait pouvoir ramasser toutes les idées qu'il a perdues

avec son temps et son argent : peut-être avait-il trop d'esprit pour qu'il fût en son pouvoir de le fixer, quand le feu de sa jeunesse lui donnait tout son essor. Il fallait que cet esprit fût tout de lui-même et maîtrisât son maître ; aussi a-t-il brillé d'abord avec tout le caprice d'un feu follet, une profonde finesse, une légèreté qui n'est jamais frivole. Le talent d'aiguiser les idées par le contraste des mots, voilà les qualités distinctes de son esprit, à qui rien n'est étranger. Heureusement, il ne sait pas tout ; il a pris la fleur des diverses connaissances, et surprendra par sa profondeur tous ceux qui le savent léger, et par sa légèreté tous ceux qui ont découvert combien il pouvait être profond. La base de son caractère est une bonté sans mesure ; il ne saurait supporter l'idée d'un être souffrant, il se priverait même de pain pour nourrir un méchant, et surtout son ennemi ! *Ce pauvre méchant !* dirait-il. Il avait dans une terre une servante que tout le monde lui dénonçait comme voleuse : malgré cela, il la gardait toujours ; et, quand on lui demandait pourquoi, il répondait : « Qui la prendrait ? » Il a de l'enfance dans le rire, la tête un peu baissée, les pouces qu'il tourne devant lui comme Arlequin, ou les mains derrière le dos, comme s'il se chauffait ; des yeux petits et agréables, qui ont l'air de sourire ; quelque chose de bon dans la physionomie ; du simple, du gai, du naïf dans sa grâce. Il a quelquefois

l'air bête de La Fontaine. On dirait qu'il ne pense à rien lorsqu'il pense le plus. Il ne se met pas volontiers en avant, et n'en est que plus piquant lorsqu'on le recherche. La bonhomie s'est emparée de ses manières, et ne laisse percer sa malice que dans ses regards et son sourire ; il se défie tellement de son talent pour l'épigramme, qu'il penche trop peut-être, en écrivant, du côté opposé. Il a l'air de prodiguer des louanges pour empêcher la satire d'éclorre. »

Ce croquis bien étudié représente Boufflers aux approches de la vieillesse ; Boufflers devenu académicien, père de famille, homme politique.

Malgré son culte pour la liberté, il déserta la Législative au 10 août ; il partit avec sa famille, en vrai philosophe qui se soumet à tout, pour la cour de Prusse, où il fut accueilli à bras ouverts par le prince Henri. De là il passa à la cour de Pologne, où il voulut fonder une colonie française. Son émigration, qui dura huit ans, fut très supportable. Il vécut, quoique à la cour et en temps de guerre, dans le silence, presque dans l'étude ; jouant avec sa fille, et lui apprenant comment on joint, tant bien que mal, la rime à la raison ; aimant sa femme, qu'il avait prise veuve et belle, sans trop d'esprit ; se promenant au grand air, pluie ou soleil, selon son habitude. Quoique à peu près exilé, il avait encore des chevaux et des chiens : il fut donc le moins à plaindre de tous les émigrés.

En 1800, il rentra en France¹, mais non plus courtisan ni député : à peine s'il fut encore académicien. Il était fort désabusé des vanités humaines. Il se réfugia dans un petit château qu'il transforma presque en ferme ; il devint agriculteur dans toute la simplicité des patriarches. Il bâtit un peu, planta beaucoup, cultiva à sa guise, c'est-à-dire en optimiste. Ses moissons furent belles, belles furent ses vendanges. Il était demeuré fidèle à l'amitié, qui le venait visiter dans les beaux jours. « Voilà mon dictionnaire de rimes, disait-il en montrant sa charrue et sa herse. Voilà mes poésies, disait-il en montrant ses blés, ses colzas, ses luzernes et ses avoines. Ici, poursuivait-il, je suis toujours en cette inspiration, je communique avec la nature ; c'est là une œuvre pie qui me fera pardonner toutes mes œuvres légères. »

IV

Mais il me tarde de finir, pour arriver à ce dernier tableau qui achève de peindre Boufflers.

A travers les folies touffues de sa longue jeunesse,

1. « Boufflers est sur la liste des émigrés ; vous devriez ordonner qu'on le rayât. — Oui, sans doute, répondit Bonaparte ; il nous fera des chansons. »

Boufflers avait çà et là pris le temps de demander des nouvelles d'Aline, qui n'était pas tout à fait devenue reine de Golconde. Il a raconté de diverses façons, en prose et en vers, sa véritable histoire. En revenant de Berlin à Paris, en 1800, il voulut à toute force revoir Aline au passage; il voulut retremper son pauvre cœur, battu par mille tempêtes à l'eau de rose, aux sources fraîches de cet amour si printanier qui l'avait surpris au matin de sa vie.

Il s'arrêta à Lunéville. Mais qu'était devenu le palais enchanté de Stanislas, la cour de madame de Boufflers? Le poète prit un cheval à l'hôtel de la poste et se mit en route pour le vallon. On était au printemps : il retrouva la nature toute fraîche et tout embaumée comme autrefois; toujours les mêmes couronnes verdoyantes et touffues sur les deux collines, toujours les bosquets gazouilleurs, les moissons déjà flottantes, les vergers épanouis; toujours le hameau qui fume et le clocher qui se perd dans le ciel avec le son des cloches. « Il ne manque qu'une chose ici, murmura Boufflers; c'est Aline, c'est mon amour, c'est ma jeunesse. La nature a beau faire, elle a beau répandre tous ses trésors, elle a beau chanter sur tous les tons, elle ne sera jamais qu'un cadre dont les passions de l'homme seront le tableau. Mais, que dis-je si gravement? j'ai l'air d'un philosophe. Hélas! est-ce un

philosophe qui devait revenir ici? Voyons, soyons jeune encore, s'il est possible. »

Boufflers redemanda un instant de jeunesse à la magie des souvenirs; il descendit de son cheval, s'étendit sur l'herbe à l'ombre du vieil orme, au bord du ruisseau; il regarda vers la lisière du bois, comme si Aline allait revenir avec son pot à la main et son rouge cotillon. C'est en vain qu'il chercha à s'abuser; il n'était pas assez poète pour évoquer les illusions couchées dans le tombeau des vingt ans. « Ah! oui, dit-il tout à coup, l'abbé Porquet a raison : Dieu seul dure longtemps; Dieu n'a pas fait notre âme pour la terre, excepté quand on a vingt ans et qu'on rencontre Aline sur son chemin. »

Il voulut aller jusqu'au bout dans son désenchantement, il remonta à cheval dans le dessein de déjeuner au petit hameau, où sans doute il aurait des nouvelles de l'héroïne du seul roman de sa vie. Il s'arrêta au perron d'un mauvais cabaret dont l'enseigne ne promettait rien de bon. Il entra et demanda à manger, tout en s'asseyant à une table rustique encore humide de la dernière rasade. La cabaretière se mit sans retard à casser les œufs et à tordre la chicorée. Boufflers allait lui parler d'Aline sans savoir comment débiter, quand il vit entrer une bonne vieille fermière en jupe rayée, qui venait au feu avec un pot de terre. « Mais, je ne me trompe pas, s'écria-

t-il, c'est bien cela, c'est Aline, c'est Élisabeth, c'est ma vieille vêtue de feuilles de palmier ! »

De surprise, la vieille fermière laissa tomber son pot ; mais, cette fois, Boufflers ne s'élança pas pour le ramasser. « Quoi ! c'est vous, monsieur le chevalier ! Mon Dieu ! quelle rencontre ! J'en ai le cœur tout brisé. — Cette rencontre-là ne vaut pas la première, dit Boufflers en considérant sa pauvre Aline des pieds à la tête ; ce n'est plus un pot au lait aujourd'hui. — C'est bien vrai : nous n'avions pas de cheveux blancs là-bas près du ruisseau. — Embrassons-nous un peu, dit Boufflers ; cette fois, nous pouvons le faire devant témoins. »

Ils s'embrassèrent avec une effusion qui toucha la cabaretière. « Vous allez déjeuner avec moi ! — Oui, si vous voulez venir déjeuner à ma maison, à deux pas d'ici. J'ai tant de choses à vous dire ! »

Boufflers paya vingt omelettes et trente salades à la cabaretière ; il suivit Aline, qui avait détaché son cheval pour l'emmener. La pauvre femme avait le cœur si content qu'elle babillait à perdre haleine. « Figurez-vous que, chaque fois que je vois un beau cheval, je pense tout de suite à l'aventure du lait répandu ; tout à l'heure même, en voyant celui-ci, j'ai pensé à vous. Ah ! si vous saviez que de fois j'ai passé là-bas pour le seul plaisir d'y passer ! Je savais bien d'avance que je ne vous rencontrerais plus, mais je n'y passais pas moins avec bonheur. Nous

avons fait là une belle folie ; mais, comme dit le proverbe, une folie à deux est toujours bonne à faire. Je n'ai pas de regrets : on n'est jeune qu'une fois ; vous ne sauriez croire comme toute ma vie a été pleine de tout cela. Chaque année, aux premiers jours de la belle saison (vous allez rire et vous moquer de moi c'est ; égal, sachez-le), je vais, malgré moi, entraînée par une puissance surnaturelle, je vais cueillir un bouquet sur les bords du ruisseau. Ah ! le vôtre a duré bien longtemps ! Venez voir le bouquet de l'an passé. »

Elle prit la main de Boufflers, le conduisit à son alcôve et lui montra un bouquet fané retenu sur la serge des rideaux par un rameau de buis bénit. « Vous ne sauriez croire, dit Boufflers à son tour, comme ce souvenir de jeunesse a toujours parfumé mon cœur ; il a été plus de la moitié de ma vie : c'est au point qu'étant jeune encore, n'espérant guère vous revoir et cherchant à m'abuser, j'ai fait un roman qui s'appelle *Aline* ; les premières pages sont vraies, mais le reste n'est qu'un conte. — Dites-moi donc ce conte-là ; je suis curieuse de savoir ce que vous avez imaginé de beau sur moi. — Tout le monde l'a lu, excepté vous. C'est toujours ainsi ! Je ne fais pas de vous une sainte du calendrier, mais je vous ai peinte sous des couleurs si fraîches et si attrayantes, que tout le monde vous a adorée à Paris, en province, ailleurs encore. — Je ne m'en doutais guère.

Pendant qu'on m'aimait de si bon cœur, moi je plantais mes choux, je berçais mes enfants, je songeais à vous. Cela ne m'a pas empêchée d'être assez heureuse ; cependant, depuis quelques années, tout s'en va autour de moi : me voilà veuve, j'ai perdu deux enfants, le champ qui m'a nourrie a été partagé ; mais j'ai encore beaucoup d'enfants et de petits-enfants ; et puis, comme j'ai un naturel heureux, quand j'ai pleuré et prié le bon Dieu, le temps passe encore assez doucement. »

Tout en parlant ainsi, la fermière allumait du feu ; Boufflers promenait son regard à tort et à travers dans la maison. C'était un intérieur tout primitif : des dalles disjointes, des solives vermoulues, où çà et là l'araignée filait dans l'ombre ; un vieux bahut de chêne, sculpté à grands coups, orné de faïences grossières et de plats d'étain ; de petites fenêtres défendues au dehors par un rideau d'osier ; une saine odeur d'eau pure et de pain bis ; un âtre digne des géants ; deux gravures enluminées sur la cheminée, sous un fusil plein de rouille et de poussière ; enfin un parfum de bonne pauvreté, facile, agréable au cœur : voilà ce que découvrit Boufflers dans cette maison de sa vieille Aline.

Ils déjeunèrent gaiement, cependant ayant chacun un grain caché de tristesse. Après déjeuner, Boufflers demanda à visiter le petit héritage de la fermière : il comprit pour la première fois de sa vie

le charme calme et sérieux que répand la terre pour ceux qui la cultivent : il fit vœu de consacrer ses derniers jours à l'agriculture.

Les deux vieux amants s'embrassèrent pour la dernière fois ; l'adieu fut touchant : on essuya une larme à la dérobée, on se recommanda à Dieu avec une vraie effusion ; enfin Boufflers monta à cheval et se mit en route. Le cheval, qui avait déjeuné pour le moins aussi bien que son maître ; le cheval, qui avait eu du meilleur trèfle et de la meilleure avoine, voulut traverser d'un seul bond la petite vallée : mais Boufflers le retint en bride, voulant respirer encore à loisir toute l'ivresse du souvenir.

Il rentra à Lunéville pâle et abattu : il avait été poète ce jour-là pour la seconde fois de sa vie. Que de rimeurs plus connus qui n'ont pas été poètes une seule fois !

FIN

TABLE

	Pages.
LA FEMME BATTUE.....	1
LES FUREURS D'HERMIONE.....	23
LES MYSTÈRES DE PARIS.....	45
LA FONTAINE AUX LOUPS.....	87
MADemoisELLE DE CORMEILLES.....	103
DEUX SŒURS, DEUX AMOURS.....	195
DIALOGUES DES MORTES SUR LES VIVANTES.....	235
PARIS S'AMUSE-T-IL?.....	261
LA FEMME DU NOTAIRE ET LE CLERC D'ICELUI.....	271
LE NID DE CORBEAUX.....	295
NINON ET MAINTENON.....	313
LA REINE DE GOLCONDE.....	333

